

CHRISTOPHE PROIX

ON SÈME
DES GRAINES
QU'ON NE VERRA
PAS POUSSER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

BEAUMONT GWENDYDD	JEAN SAMUEL
BERTHET JEROME	LEROY JULIEN
BLOT VALENTINE	LUCIANI HELOISE
BOUBENDIR JANNA	MARTIN LAURE
BOUGEARD MARIE- ELISABETH	MOITY KEVIN
BOURQUARD BENEDICTE	MOLLARD BERANGERE
CHICAUD AGNES ET PHILIPPE	OLAGNE MARGUERITE
CLERMONT FLORENT	PERDEREAU ELODIE
CORMORECHE CHRYSTELLE	POLONOVSKI MARTINE ET GILBERT-MICHEL
DANIEL POUZADA	PROIX EMILIE ET STEPHANE
DELATTRE DANIEL	PROIX SYLVAIN
DELIGNIERES BAPTISTE	PROIX JEAN-MICHEL
DUCOUROUBLE CLAIRE	PROIX TIMOTHEE
GAUDRON PAUL	QUENTIN DESOEUVRE
GEOFFROY GAËLLE	DOMITILLE RONDEAU
GERARD FIONA	RELAVE ANTOINE
GIRARDET LAURIANNE	RENAULT LOIC
GRANDJEAN PASCALE	ROBINE JEANNE
GRANGE SEGOLENE	RODRIGUEZ-BARUCG
IGNACCOLO SALVATORE ET MARIE CLAUDE	QUENTIN
JAFFRE MARTINE	TONNELIER MAXIME

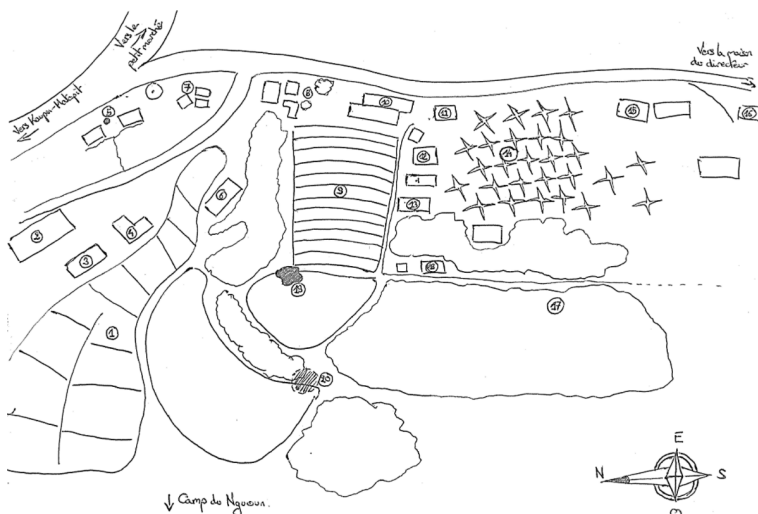
© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526986

Dépôt légal : mars 2026



Plan du CEFAN

Légende

1. Parcelle des stagiaires
2. Dortoir des garçons
3. Un bâtiment d'élevage de poulets de chair
4. Bureau administratif et salle de conférence
5. Salles de classe, avec le puits au milieu
6. Clapier
7. Entrée du CEFAN avec château d'eau et maison de M. Pierre
8. Maison de M. John et cuisine
9. Parcelles des apprenants
10. Bureau administratif et ma maison
11. Étable des bœufs
12. Dortoir et bâtiment de poulets de chair pour les jeunes
13. Salle agricole
14. Palmeraie
15. Bâtiment des poules locales
16. Dortoir des filles
17. Forêt
18. Porcherie
20. Marigot entouré par les parcelles des bas-fonds
21. Puits d'eau potable pour le CEFAN

Prologue

L'après-midi est chaud et sec comme si souvent en cette saison. Tout est calme, silencieux dans le Centre. Je suis chez moi avec Manon, une autre volontaire, en train de regarder un film sur mon ordinateur.

On frappe à la porte.

Je me retourne, Manon me dévisage d'un air interrogateur, mais je n'ai pas le temps de me lever que déjà Awilo entre. Il faudra un jour que les jeunes m'expliquent l'intérêt de frapper avant d'entrer s'ils entrent avant d'avoir la réponse :

« Monsieur, Monsieur ! On a retrouvé le bœuf qui était perdu.

— Ah chouette !

— Il est mort !

— Ah mince !

— Vous venez voir ? »

Pourquoi ?

Mais, bon Dieu, pourquoi ? Pourquoi les bœufs ne meurent-ils que le dimanche quand le Centre est vide ? Pourquoi suis-je appelé, en tant que formateur sur les productions végétales, à régler des questions sanitaires de bœufs ou de poules ? Pourquoi les jeunes ont-ils un téléphone s'ils n'appellent pas Mister John, le formateur en élevage ?

POURQUOI NE PUIS-JE JAMAIS ÊTRE TRANQUILLE ?!!!!

Manon, d'un air désolé, se lève et m'annonce qu'elle me laisse tranquille et qu'elle rentre. Moi je souris intérieurement, pas par sadisme, mais pour l'absurdité de la situation. Je sais déjà ce qu'il va se passer, je vais y aller, et je vais me trouver bien bête devant un cadavre bovin et une dizaine de jeunes impatients de voir ma tête.

Alors j'emboîte le pas d'Awilo et je le suis dans la savane.

Nous marchons un peu dans les hautes herbes sèches. Le soleil écrase tout bruit. On arrive au-dessus de l'emplacement des ruches, en face d'un trou creusé initialement pour planter un avocatier, et je vois :

— un cadavre bovin dedans.

— une dizaine de jeunes en cercle autour du trou, impatients de voir ma tête,

— Bankourou qui fait semblant de pleurer. Tiens, je ne l'avais pas prédit celui-là.

J'entre dans le cercle des jeunes. Nous faisons tous face au trou dans lequel est tombé le bœuf. Pauvre petit gars, il a dû souffrir. Alors je lève la tête et commence un discours poignant :

« Bon, merci de m'avoir prévenu, Awilo. Nous savons tous que les bœufs ne sont pas en bonne santé. Malheureusement, celui-ci nous montre que nous ne faisons pas assez d'efforts pour les pâturer. Je ne vais pas... Bankourou, arrête de faire semblant, tu me déconcentres... Je ne vais pas accuser le berger d'hier, nous devons en être tous responsables. En tant que futurs entrepreneurs, vous devez être déçus d'une telle situation, et voir comment vous pouvez vous améliorer. Et en tant qu'éleveurs, vous devez être également tristes parce que c'était votre animal, qu'il était sous notre responsabilité, et qu'on l'a laissé mourir. Alors nous allons l'enterrer...

— Nous n'allons pas le laisser pour le montrer à Mister John ? interroge Fatah.

— Nous... nous n'allons pas l'enterrer, et nous allons attendre que Mister John revienne demain au Centre pour lui montrer, excellente réaction Fatah ! »

Et voilà, mon intervention, quelques phrases, mon aide dans cette affaire, pas franchement utile. Chacun rentre chez soi. Si c'était pour le laisser là...

Le lendemain, c'est la table ronde, réunion hebdomadaire entre jeunes et formateurs pour faire le bilan des activités de la semaine. Les jeunes responsables de l'unité bovins prennent la parole :

« Nous avons perdu un bœuf hier...

— Comment ça ? Perdu un bœuf ? Et vous dites ça sans remords ? s'exclame M. John.

— Non, mais, Mister, ce n'est pas ça...

— Vous l'avez autopsié au moins ? Vous avez déterminé les causes de sa mort ?

— Non, mais nous avons prévenu Monsieur Christophe et il nous a dit de vous le montrer. »

M. John et tous les formateurs se tournent alors vers moi, d'un air interrogateur. Et moi de confirmer, un peu bête. Ah bon, une autopsie, on peut faire ça ?

« Ah... OK, ça va », conclut M. John.

Puisque c'est moi, les jeunes sont excusés. Mais ils n'ont toujours pas appris à faire une autopsie, et dès que je partirai, on les accusera encore. Quelle pourrait être la bonne manière de procéder ?

Deux mois plus tard, j'ai appris la leçon ! Un autre bœuf est mort, de maladie cette fois-ci, en tout cas ce qui y ressemble. Hum, pas assez à mon goût. Je suis un formateur, en productions végétales, certes. Je n'y connais rien, double certes, mais cette fois-ci, on va la faire, cette autopsie ! Je transmets des connaissances à mes jeunes, je suis un formateur qui participe aux ateliers avec eux, je suis engagé (encore un peu et je m'embrasse le biceps, tellement je suis fier de moi) et... je me retrouve un couteau à la main devant un cadavre exorbitant, prêt à exploser à la moindre fausse manœuvre. Chérif, qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? Au secours !

Chérif, avec un soupir, me prend le couteau, et de sa main experte qui a déjà découpé plusieurs fois des bœufs ou des moutons pour les fêtes de famille, entaille avec précision le ventre gonflé de l'animal pour faire découvrir l'estomac sans l'inciser. Par cette entaille jaillit la panse qui déborde, écartant la peau qui la retenait prisonnière. Le monstrueux ballon se tend sous la pression des gaz de décomposition, prêt à exploser. Mais Chérif ne se laisse pas décontenancer. Il m'indique que je peux l'aider à tendre la peau pendant qu'il opère.

Je m'exécute, et je me retrouve bientôt avec une pile d'organes fumants et odorants sur les bras. Alors je déclare forfait, j'avoue carrément :

« Bon, bah, je n'y connais rien. Quelqu'un voit quelque chose ?

— Ah, je crois qu'il faut regarder le foie, dit Chérif.

— ...

— ...

— Oui, certes, mais c'est où, le foie ? »

Je serais à sa place, j'aurais déjà lâché le couteau et ce formateur indécis, pour aller me laver et rentrer me reposer au dortoir.

Mais Chérif n'est pas moi, heureusement. Avec une infinie patience, les autres jeunes et lui décortiquent peu à peu les organes du bœuf, me les nommant, essayant de trouver des lésions, des taches anormales ou n'importe quel signe pouvant expliquer la cause de la mort.

Mais finalement, il faut bien avouer que les uns comme les autres, on n'a aucune idée de ce qu'on cherche.

Ai-je besoin de le préciser ? C'était encore un dimanche bien entendu !

Le lendemain, table ronde. On a perdu un bœuf. M. John hausse un sourcil.

« Mais on a fait une autopsie, Mister ! »

M. John hausse un second sourcil :

« Ah oui ? Et qu'est-ce que vous avez vu ?

— Euh... rien.

— Pourquoi vous ne m'avez pas prévenu ?

— On était déjà avec Monsieur Christophe, il nous a dit que ça allait ! »

M. John se tourne vers moi, las. Je confirme, et pour sauver mon honneur, je rétorque :

« OK, on n'y connaît rien, mais au moins on l'a faite cette autopsie ! »

Semer les graines

Partir

Je m'appelle Christophe, j'ai 25 ans et je suis français. Je voulais vivre un temps de volontariat à l'étranger depuis quelque temps, et ce soir, je reçois une fiche de poste de la Délégation catholique pour la coopération (DCC), qui forme et envoie des volontaires à travers le monde :

Formateur au CEFAN.

Je lis le descriptif de la mission, le CEFAN est un centre de formation professionnelle à Foumban.

Avant de continuer plus loin, je me précipite sur mon ordinateur, j'ouvre mon moteur de recherche, et je tape « Foumban ».

« Chef-lieu du département du Noun ». Ah, super !

Je tape donc « Noun ».

« Département dans la région de l'ouest du Cameroun ».

OK...

« Cameroun » ?

« Pays d'Afrique centrale situé sur la côte ouest de l'Afrique, limité par le Nigeria, le Tcha... » Hum...

« Afrique » ?

Non, là, t'exagères !

Le CEFAN donc, continue la fiche de poste, ou le Centre de formation des agriculteurs du Noun, propose chaque année une formation de deux ans, pratique et théorique, en agriculture, élevage et transformation, à une vingtaine de jeunes hommes et femmes âgés de quinze à trente ans.

Trente ans ? Mince, je vais avoir des élèves plus âgés que moi.

Mais formation « pratique » ? Ah ça, ça me plaît ! Je vais pouvoir mettre les mains dans la terre.

Le but est de former ces jeunes, dont on exige seulement d'eux qu'ils sachent lire et écrire (ce qui ne sera pas toujours vrai d'ailleurs), afin de les initier à un métier, d'en faire des entrepreneurs, puis de les installer dans le département

du Noun. Cela permet de freiner l'exode rural de cette zone touchée par la crise économique de 1990. En effet, les jeunes du Noun ont tendance à partir dans les grandes villes comme Douala (capitale économique du Cameroun) ou Yaoundé (capitale culturelle), et sur place se retrouvent sans travail, dans la misère, et forcés d'exercer des métiers dangereux comme celui de benskinneur pour s'en sortir.

Un benskinneur, basiquement, c'est une espèce de héros méconnu qui a décrété que tout ce que pouvait porter une voiture française, il pouvait le porter à moto.

Quatre sacs de ciment de cinquante kilos ? OK.

Trois personnes et un enfant à l'avant ? Pourquoi pas.

Dix bidons de vingt litres d'eau ? Sans problème.

Une autre moto ? Bon, s'il le faut.

Mais la circulation étant anarchique, les usagers ayant parfois une connaissance vacillante de la conduite (on peut facilement acheter son permis de conduire sans avoir à passer l'examen), les accidents sont nombreux. De plus, le métier est peu sûr et fatigant. Sans aucune protection sociale, les benskinneurs se retrouvent à quarante ans usés, sans retraite et incapables d'exercer un autre métier.

C'est donc dans le but de créer de l'emploi que le diocèse de Bafoussam, une grande ville non loin de Foumban, en partenariat avec la Mission catholique de Foumban, a créé ce centre en 1991, au départ seulement pour les jeunes hommes catholiques bamouns¹, puis peu à peu pour les jeunes hommes et femmes de toute confession.

Comme la région de l'ouest est très rurale et agricole, l'idée de les former dans ce secteur est de redonner son attractivité à cette zone délaissée.

Et moi dans tout ça ? Je suis appelé à venir renforcer les effectifs des formateurs, pour suivre les productions végétales, pendant deux ans. Il faut bien imaginer que depuis une trentaine d'années, le CEFAN, qui au départ n'était qu'une case en brousse, s'est peu à peu agrandi, à la fois dans ses structures et dans ses effectifs. Une belle équipe pédagogique est donc

1 Les Bamouns sont l'ethnie dominante et majoritaire dans le Noun. La langue maternelle est aussi le bamoun et la langue officielle le français.

sur place, formant sur des thèmes aussi différents que la production végétale, l'élevage, la transformation, l'entrepreneuriat agricole (ou agrobusiness), les énergies renouvelables, les techniques de communication et d'informatique, etc.

Je suis curieux, j'ai soif de voir plus ! Je n'ai jamais mis les pieds en terre d'Afrique, je ne suis jamais sorti du Vieux Continent. J'errais de lieu en lieu depuis le milieu de mes études tous les six mois, je changeais d'environnement constamment. J'avais envie de poser mes bagages, rester avec les mêmes personnes, cesser de me réadapter en permanence.

En tant qu'agronome, l'agriculture africaine m'intriguait (et je n'avais pas suivi le module « Agronomie tropicale » lors de mes études, vraiment pas futé !). Celle à la main, celle de la débrouillardise, celle de la sécheresse peut-être, celle de l'exotisme aussi.

Deux ans, c'était long, mais à la DCC on nous avait prévenus : « Ce sera trop court, vous verrez ! » J'ai confiance, et puis je peux me le permettre, je suis célibataire, je n'ai pas encore trop d'attaches et d'engagement en France. Cette aventure (pour moi, c'en était une) m'ouvre les bras, j'hésite un peu pour la convenance², mais finalement je signe. Je ne vois que les mots « pratique, agriculture durable, Afrique, deux ans » scintiller devant mes yeux.

Grâce à la DCC, je participe à un stage de formation et de préparation à l'interculturalité. Je peux remplir toutes les démarches administratives nécessaires à mon départ. Après avoir fait mes adieux à ma famille et mes proches, je saute dans l'avion, tout content.

La sortie de l'aéroport de Yaoundé est décapante. M. Joseph, le directeur du CEFAN, est venu me chercher en voiture. C'est sous une pluie battante, dans la nuit, à 19 h, que je vois, abasourdi, la vitalité dans les rues de la capitale, l'effervescence de la foule de badauds qui passent, discutent et achètent des denrées au marché, tandis qu'une sono pourrie grésille en crachant de la musique dansante et entraînée. Nous dormons

2 En fait, j'hésite beaucoup. Trop. À tel point que je reçois un appel de la DCC qui, en substance, se résume à : « Tu vas dire oui, à la fin ? »

Et j'ai dû reconnaître que cette mission était faite pour moi. J'ai donc accepté.

dans la ville, puis nous reprenons la voiture et roulons toute la journée pour arriver au CEFAN en fin d'après-midi. Commence alors ma découverte de cette mission, cette vie de formateur.